

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 1

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181247>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

deux coudes sur la table, en ouvrant de grands yeux, et mon cousin se mit à lire comme quelqu'un qui voit, pour la première fois, une écriture qui ne lui est pas connue, et qu'il ne peut lire couramment, et, lorsqu'il en vint au chiffre, il approcha le papier tellement près de la chandelle, que celui-ci faillit prendre feu. Mais le menuisier avait tout lu, il se leva de table en sautant, jeta contre la muraille le jeu de cartes qu'il avait à la main, et se mit à gambader tout autour de la chambre en chantant : Constantinople et Copenhague, le rabot a fini son ouvrage ! Qu'on ne me parle plus de rabot ! Tout l'univers est aplani, rabot nivelé. Sœur Marguerite ! sœur Lisbeth, venez, entrez !

Les deux vieilles filles entrèrent, et maître Schick prenant le rabot, siffla dedans, puis se remit à chanter : « on ne rabottera plus ! Lisbeth ! Constantinople ! Marguerite ! Copenhague ! Cinquante mille Constantinoples ! Un demi lot fait cinquante mille ! Partagé entre quatre, cela fait, pour chacun, douze mille cinq cent Copenhague ! Déduisons cinq cents pour menus frais, écritures, droits et toutes les sangsues, il reste à chacun douze mille Constantinoples, soit mille douzaines de Copenhague ! Soyez tranquilles ! je ne ferai point de prodigalités ! je n'ai pas parcouru pour rien la moitié du globe ! Touche ici Lisbeth ! Touche ici Marguerite ! Voilà, à chacune une main ! Et maintenant je vais vous dire mes projets, ces projets, ces Messieurs serviront de témoins ! J'exécuterai ce que j'ai projeté. Et d'abord, j'ai fait le vœu, si je gagne, de rester au lit trois jours, ou mieux trois fois vingt-quatre heures, afin de ne point faire de bêtises. Vous le verrez ! je sais me contenir ! Nous plaçons notre argent en solide hypothèque sur la commune ! C'est le plus sûr. Une commune ne fait jamais banqueroute. Monsieur le curé ! Monsieur le vicaire ! Nous faisons venir notre argent en beaux écus ronds, un tonneau rond, plein de rouleaux ronds. De bon argent comptant ! pas de lettres de change ni de billets de banque ! Et alors je fais un jeu de quilles avec mes rouleaux d'écus. Vive la joie, Constantinople et Copenhague !

Lisbeth, des deux sœurs à qui la langue brûlait, profita bien vite d'un moment où Schick reprenait haleine pour placer son mot.

— Je savais bien que tu recevrais quelque chose, Marguerite m'en est témoin ! Ce matin, lorsque le gendarme a passé, le berger conduisait à droite de notre maison, un troupeau de porcs. N'est-il pas vrai, Marguerite, que je t'ai dit : aujourd'hui une lettre nous apportera annonce de fortune ! Hein, Marguerite ! ne l'ai-je pas dit !

— Ne parle pas ainsi ! interrompit le menuisier, ne m'apporte pas de superstitions dans la maison, cela empêche de goûter du repos dans la fortune ! Et maintenant le repos règne dans le monde, des mille et des mille lieues tout autour de nous, depuis Constantinople jusqu'à Copenhague.

— Il a raison, répondit la sœur Marguerite, et du reste, les cochons précédaient le berger.

— Oui, avant tout ! point de superstition, dit l'expéditeur, appuyant les paroles du menuisier. Il fut le seul qui eut le courage d'intervenir dans cette affaire. Quant à mon vicaire et à moi, nous étions consternés, dans le plus grand embarras. N'y pouvant plus tenir, nous sortîmes de là et nous rendîmes à l'auberge dans laquelle notre ami Lichtelet était descendu.

Nous y étions à peine que l'on vint nous avertir que le menuisier nous attendait à la cure. En attendant, il avait envoyé à l'auberge le fils de ma sœur mariée à l'aubergiste du Tilleul, à Steinen, chercher une grosse cruche de vin qu'il voulait nous offrir à la cure à notre retour. Cette circonstance nous fut extrêmement désagréable, et Lichtelet, après nous avoir adressé une verte sermonne sur notre farce, se chargea de tirer le menuisier de son erreur.

Je lui promis de faire les premiers pas.

En nous souhaitant le bonsoir, l'aubergiste félicita mon vicaire.

— Et pourquoi moi spécialement ? demanda celui-ci.

— Ha ! parce que le crédit est un cheval qui perd quelquefois ses fers, et qu'il est bon de le ferrer quelquefois à neuf. Je ne parle pas pour moi, vous le savez, je ne parle que des autres et vous ne le prendrez pas en mauvaise part.

Cependant le vicaire fut irrité du compliment et grogna tout le long du chemin. Il ne pouvait se faire à l'idée que, depuis longtemps, on avait cessé de le croire riche.

(La suite au prochain numéro.)

Dire et faire.

Sur un petit ruisseau, non loin de Froideville,

Une planche servait de pont.

L'appui se faisait vieux, et devenu fragile

Il ne pouvait durer bien long ;

Aussi les bonnes gens disaient par le village :

« On pourrait s'y casser le cou,

» Il faudrait bien, ma foi, rajuster ce passage ;

» Ça ne peut pas coûter beaucoup. »

Raisonnement fort sain, mais on laissait la planche,

Et voici ce qu'il arriva :

Lise, allant au marché, s'y rompit bras et hanche,

Passa trois mois au lit, et ne s'en releva

Qu'en s'appuyant sur deux béquilles.

Dire et faire sont deux, on le vit bien alors,

Car on fit sur le riot jeter deux ou trois billes

Avec un garde-fou muni de bons supports.

[faite...]

« On pourrait, ... » dites-vous, « la chose est bientôt

Et tout demeure, hélas ! en projets vains et creux ;

C'est pourquoi trouvez bon que je vous le répète :

En fait de petits ponts, dire et faire sont deux.

L. FAVRAT.

Nous apprenons que M^{lle} Joséphine Martin, la célèbre pianiste parisienne, qui a donné dernièrement, avec sa sœur, dans notre ville un si brillant concert au bénéfice des prisonniers Français, s'est décidée, cédant aux sollicitations de plusieurs personnes, à venir passer deux jours chaque semaine à Lausanne.

Les personnes qui désireraient prendre des leçons de cet éminent professeur, ainsi que des leçons de chant de M^{lle} Léonie Martin, pourront se faire inscrire à la librairie Tarin, rue de Bourg, n^o 3, ou écrire directement à M^{lles} Martin, à Choëx par Monthey, Valais.

L'auteur de l'*Accordäiron* ayant omis un vers dans la copie qu'il nous a donnée, nous prie de rétablir comme suit le cinquième couplet :

Jô ti lè valet sè vouâtiran :

L'ara dâu bin, la Marion,

L'ara dâu bin que sè désiran.

Et à l'abbai, tot dâu long,

L'eut prâu valet que la veriran ;

Mâ dè tré ti n'ein eut pas ion

Que put fère on accordäiron, etc.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.